

---

## Que faire de l'ethnométhodologie ? Réponse à D. Flader et T. von Trotha

Bernard Conein

### Abstract

Conein, Bernard - "What to do with ethnomethodology ? An answer to D. Flader and T. von Trotha".

Critical statements on Ethnomethodology tended to present a return to a traditional mode of explanation of social behavior. The critical statements presented by Dieter Flader and Thilo von Trotha (Langage et société, n° 48) fall into this trap. The authors do not seem able to integrate the conceptual change brought about by Ethnomethodology in the social sciences. This change implies a modification in the mode of explaining social facts that has consequences for the relationships between Sociology, Linguistics, and Conversation Analysis.

### Résumé

La critique de l'ethnométhodologie prend souvent la forme d'un retour à un mode traditionnel d'explication des comportements sociaux. Les arguments critiques proposés par Dieter Flader et Thilo von Trotha, dans le n° 48 de "Langage et société", n'échappent pas à ce travers. Les auteurs n'ont pas intégré la mutation conceptuelle accomplie par l'ethnométhodologie, par rapport à Weber et à la sociologie. Cette mutation suppose un changement dans le mode d'explication des faits sociaux et comporte des conséquences sur le rapport que la sociologie doit entretenir avec les sciences du langage et l'étude de la conversation.

---

### Citer ce document / Cite this document :

Conein Bernard. Que faire de l'ethnométhodologie ? Réponse à D. Flader et T. von Trotha. In: Langage et société, n°54, 1990. pp. 85-98;

doi : 10.3406/lsoc.1990.2503

[http://www.persee.fr/doc/lsoc\\_0181-4095\\_1990\\_num\\_54\\_1\\_2503](http://www.persee.fr/doc/lsoc_0181-4095_1990_num_54_1_2503)

---

Document généré le 01/06/2016

## QUE FAIRE DE L'ETHNOMÉTHODOLOGIE ? réponse à D. Flader et T. von Trotha\*

Bernard CONEIN  
Université Paris VIII

Il nous paraît important, plus de vingt ans après la publication des *Studies in Ethnomethodology* (1967) de Harold Garfinkel, de tenter une évaluation critique de ce courant de recherche. Car d'une part le paysage conceptuel s'est modifié, et d'autre part beaucoup des arguments critiques que l'ethnométhodologie a développés à l'égard de la sociologie se sont banalisés.

L'ethnométhodologie s'est développée dans une conjoncture intellectuelle de programmes de recherche ambitieux qui se situaient, comme elle, entre les sciences sociales et les sciences du langage : l'ethnoscience et l'anthropologie cognitive (Tyler 1969), la pragmatique des actes de langage (Searle 1969) et l'intelligence artificielle (Simon 1969)<sup>1</sup>. Avec des arguments différents, ses projets avaient un point commun, qui était d'annoncer une mutation dans l'étude du comportement humain (de l'action) liée à une compréhension nouvelle du langage et du symbolisme.

Cette mutation est aujourd'hui largement accomplie, bien qu'elle ne se soit pas manifestée dans les disciplines où on l'attendait (anthropologie et sociologie) : l'anthropologie cognitive intéresse plus les sciences cognitives que les anthropologues, et l'ethnométhodologie, sous la forme de l'analyse de conversation, intéresse davantage les sciences du langage que les sociologues.

---

\* « Positivisme et ethnométhodologie », *L & S*, n° 48.

1. S. Tyler (1969) annonce une mutation conceptuelle : « l'anthropologie cognitive constitue une nouvelle orientation théorique [...] elle n'est pas tant une recherche de concepts pour l'analyse des comportements qu'une tentative de comprendre les principes structurants sous-jacents aux comportements. Le postulat initial est que chaque peuple possède un système unique pour percevoir et organiser les phénomènes matériels, les événements, les comportements et les émotions ».

La particularité de l'ethnométhodologie était de faire porter sa critique sur l'insuffisance conceptuelle de la sociologie dans sa conception du lien entre développement de la connaissance sociale et interaction sociale. Elle mettait en cause à la fois les entités sur lesquelles les sociologues travaillaient, les données et les méthodes de recueil, et le langage de description.

A cette époque, Garfinkel s'était rendu célèbre par la virulence de sa critique : à la différence de l'anthropologie cognitive, elle avait pour conséquence non une réforme de la discipline mais son remplacement. Au colloque de Purdue, il avait tenté d'amorcer un dialogue avec des sociologues interactionnistes comme Howard Becker mais en exposant son programme de recherche, il s'était montré intransigeant sur les points de passage possibles entre sociologie et ethnométhodologie.

Son ambition était bien de mettre en cause les fondements conceptuels des sciences sociales. Ces fondements étaient, selon lui, assurés essentiellement par des connaissances tacites de sens commun, or les propriétés de cette connaissance ont toujours été négligées par la sociologie. Toutefois, la difficulté de son style argumentatif n'a pas rendu aisé la compréhension de son projet. Les commentaires sur l'ethnométhodologie, aussi bien internes (des ethnométhodologues) qu'externes (des adversaires), se caractérisaient souvent par des incompréhensions fortes des propositions présentées.

L'article rédigé par Garfinkel et Sacks en 1970 (« On Formal Structure of Practical Actions ») constitue une sorte de manifeste pour concevoir autrement la connaissance dans son lien à l'action. Les deux auteurs défendent une thèse radicale selon laquelle il n'existe aucun critère d'objectivité sociologique en dehors de la pratique interprétative des locuteurs ("les formulations") en interaction<sup>2</sup>. Le langage est une forme d'activité interactionnelle (conversation) qui assure le sédiment de notre connaissance sociale<sup>3</sup>. La connaissance sociale est sous-déterminée sémanti-

---

2. Les formulations sont les expressions méta-linguistiques qui se manifestent lorsqu'un locuteur prend une partie de la conversation comme objet de la conversation (cf. Conein, 1985).

3. Une version récente de cette thèse se trouve dans l'article de John Heritage (1990).

quement (indexicale) car constamment ouverte aux contingences interactionnelles.

Cette découverte du rôle crucial des attitudes interprétatives des agents dans la production de la connaissance sociale a constitué un apport incontestable bien qu'elle conduise à des difficultés conceptuelles nouvelles dont les tenants d'une sociologie interprétative ne sont souvent pas conscients.

Un bilan critique est donc nécessaire sur deux plans :

- sur le plan de la théorie sociale, en particulier sur les rapports entre connaissance sociale et action.
- sur la conception du langage et du symbolisme impliquée par le rôle central donné à l'indexicalité et à la conversation.

En quoi la contribution de l'ethnométhodologie est-elle réellement novatrice ? Quels sont les aspects où son apport est réellement marquant ? Quels sont les aspects qui, aujourd'hui, ne sont plus acceptables tels quels ou doivent être reformulés ?

La critique qu'ont proposé Dieter Flader et Thilo von Trotha (dans le numéro 48 de L & S) nous semble très loin d'apporter une réponse à ces questions. Car elle repose sur une glose interprétative qui manque singulièrement d'arguments : incompréhension des propositions et mauvaise évaluation critique des faiblesses conceptuelles réelles de la théorie critiquée. Elle nous semble aussi caractérisée par un manque d'audace conceptuelle, car ce qu'on nous propose, de fait, conduit à un retour à une conception classique du social et du lien entre sciences sociales et linguistique. Elle nous raconte une histoire de l'ethnométhodologie qui ressemble un peu trop à la façon dont les marxistes des années soixante parlaient de manière continui-tiste de l'histoire de leur propre théorie : à la place de Marx, Lénine, Mao (ou Trostky, au choix), on a Schütz, Garfinkel et Sacks-Schegloff. Au lieu que chaque auteur, comme dans le marxisme, perpétue le noyau fondamental de la doctrine, Flader et von Trotha présentent ici une erreur fondamentale qui se transmet de génération en génération.

Nous proposons d'examiner une série de problèmes abordés par cette critique en montrant les difficultés de leur traitement et l'insuffisance de la critique proposée par les auteurs.

## 1) L'action : réflexivité et indexicalité.

L'analyse de l'action est un thème central de l'ethnométhodologie et la contribution critique de l'ethnométhodologie a surtout consisté en fait à mettre en cause les théories sociologiques de l'action. L'apport critique a dominé largement la contribution empirique. A l'exception de l'analyse de conversation, la contribution de l'ethnométhodologie à l'analyse empirique de l'action est peu importante, et ce malgré l'intérêt des travaux dans les années soixante de Cicourel (1968), Sudnow (1967) et Zimmermann (1974).

Les théories sociologiques classiques se caractérisent par un traitement de l'action qui ne tient pas compte des représentations et des catégories relevant du domaine conceptuel de l'action. Les sociologues parlent de l'action comme si elle était observable comme un événement physique en dehors des interprétations des intentions des agents et des descriptions de l'événement. L'action est réduite à des "pratiques" (aller au cinéma, aller à l'Université, manger au restaurant, lire des livres) ou à des "faits" (aller au cinéma 1 fois par semaine, échouer deux fois au bac). La partie interprétative et intentionnelle de l'action, ce qui fait d'un événement une action, est réduite à l'aspect subjectif de l'action. Ce qui revient à traiter de l'action en dehors du réseau conceptuel de l'action, tout en étant incapable de donner une description des contraintes physiques ou physiologiques des comportements. « Aller au cinéma » n'a aucun correspondant dans le domaine physique, aucun "écho" au niveau neuro-physiologique. Le concept de *pratique*, notion fondamentale de l'objectivation-sociologique, se donne un double objectif qui le vide de sens : débarrasser l'action à la fois de son composant mental (psychologique ou représentationnel) et de son composant physique (locomotion et geste).

Lorsque l'interprétation est prise en compte, elle est prise à un niveau décontextualisé qui ne permet pas d'atteindre les catégories qui jouent effectivement un rôle causal dans l'action. Max Weber qui est présenté comme l'introducteur du thème de l'action en sociologie est resté ambigu sur ce point. Car s'il distingue bien l'action du comportement justement par l'inter-

prétation (le sens donné), il localise ce sens à un niveau beaucoup trop général pour donner aux représentations un rôle causal.

Il faudra attendre la critique de Schütz pour que les propriétés interprétatives de l'action soient localisées dans le cadre conceptuel de l'action elle-même.

Il n'est pas inutile de rappeler ces propositions bien connues parce que Schütz est une des cibles de Flader et von Trotha. Il semble que les auteurs n'ont pas bien réalisé le saut critique que Schütz a fait par rapport à Weber. Schütz est présenté comme égologique alors que chez Schütz ce n'est pas l'individu qui est au centre mais bien les propriétés de l'action. A la différence de Husserl, Schütz ne dérive pas l'intersubjectivité d'un Moi transcendantal mais fait de l'intersubjectivité un principe fondamental, un état initial, non dérivé<sup>4</sup>.

Il faut souligner que les références des auteurs à Schütz sont pour le moins hasardeuses. Sont cités sur la même plan le *Sinnhafter Aufbau* du début et le volume 3 des *Collected Papers*. L'évolution de la pensée de Schütz sous l'influence du pragmatisme (Mead, Dewey) n'est pas mentionnée<sup>5</sup>.

On pourrait faire la même remarque pour Mead : ce qui est mis au premier plan dans sa théorie de l'interaction, ce n'est pas la personne (le *Self*) mais l'organisme dans son rapport à l'environnement. Le *Self* n'est pas premier mais dérivé. En un mot, l'interactionnisme en sociologie n'est pas égologique.

Le point qui fait donc problème est bien l'incompréhension de l'analyse conceptuelle de l'action entreprise par Schütz, puis par Garfinkel. Cet aspect dépasse largement le cadre de l'ethnométhodologie.

En effet, l'idée que l'analyse de l'action ne peut pas se faire indépendamment d'une analyse des représentations et des catégories liées au langage de l'action n'est pas propre à l'ethnométhodologie (cf. Anscombe, 1957 ; Davidson, 1980 ; Searle, 1985 et Dennett, 1957), mais le mérite de l'ethnométhodologie est d'avoir fait de ce principe une condition de l'analyse sociologique.

4. Ce point est bien développé dans la postface de K. Noschis et D. de Caprona à une traduction française de sept articles de Schütz (1987). Selon une remarque de Jean Widmer, les auteurs ignorent l'important travail de Thomas Eberle sur Schütz : *Sinnkonstitution in Alltags und Wissenschaft*, Verlag Paul, 1984.

5. Je dois cette remarque à Jean Widmer.

Je crois, en effet, que l'on a peu intérêt à restreindre cette discussion en ne faisant intervenir que Schütz, Garfinkel et Sacks. C'est une facilité que de réduire le cadre d'un débat épistémologique à la prise en compte d'une bibliographie qui est toujours la même et qui enferme le lecteur dans une culture d'école.

Cette incompréhension de la portée de la discussion, chez Flader et von Trotha, se traduit par l'attribution à l'ethnométhodologie de l'idée d'une auto-compréhension et d'une auto-organisation de l'action. C'est une thèse radicale qui aboutirait à un hyper-contextualisme : chaque action ne serait analysable qu'à partir d'un cadre conceptuel local et dynamique.

Il faudrait en effet que les auteurs montrent en quoi la réflexivité implique l'idée de l'auto-interprétation. Il s'agit d'un problème difficile qui mérite plus qu'une remarque polémique. L'action comporte, pour l'ethnométhodologie, des composants et des propriétés internes qui sont plus importantes que les propriétés externes.

Quelles que soient les distinctions faites à propos de l'analyse de la réflexivité et de l'indexicalité de l'action, aucune n'implique une théorie de l'auto-interprétation :

1) Un événement n'est une action que lorsqu'il est manifesté sous une certaine description. C'est la thèse d'Elisabeth Anscombe dans *Intention* : on ne peut concevoir ou comprendre un comportement comme une action que parce que l'événement décrit fait appel à certaines catégories (agent, intention etc...). Les expérimentations célèbres de Garfinkel sur les perturbations des conventions de la vie quotidienne, provoquées par des constats behavioristes, illustrent bien ce problème. Toute tentative de demander, aux étudiants, une description physicaliste d'une scène de la vie quotidienne ("*Behavioriser* les scènes domestiques au moyen de descriptions écrites") aboutit à rendre illisible la description et à vider les comportements de leurs propriétés fonctionnelles (cf. « *Studies of the routine grounds of everyday activities* », chapitre 2 des *Studies in Ethnomethodology*, 45-46) :

Les étudiants rapportaient que cette façon d'observer était difficile à soutenir. Les objets familiers – les personnes évidemment, mais également les meubles et les arrangements de la pièce – résistaient aux efforts des étudiants à les penser comme des entités étrangères.

2) Certaines catégories servant à décrire une action font partie du domaine de l'action. Ce qui est la définition même de la réflexivité comme sui-référentialité ; cf. l'analyse de Searle (1985) des concepts sociaux : « le concept qui désigne le phénomène est lui-même partie constituante du phénomène », par exemple « l'argent se réfère à tout ce qu'on peut utiliser et considérer comme tel ». Le contenu conceptuel de la catégorie suppose l'existence de l'action monétaire. Beaucoup d'exemples empruntés à l'anthropologie et à la sociologie pourrait encore mieux illustrer cet exemple<sup>6</sup>.

3) L'agir implique des types de connaissance qui ne sont pas explicites par l'agent sous une forme propositionnelle. Les propriétés de l'action sont procédurales (de l'ordre du *know how*). Le sens communiqué de la formule *Comment ça va ?* n'est explicite ni par son sens littéral, ni au moyen de son sens communiqué. (Cf. chapitre 2 des *Studies* : cas 2, 3 et 6, pp. 42-44).

4) L'action est *située*, elle manifeste des propriétés proches de l'indexicalité. Lucy Suchman (1986) a présenté récemment une version de cette thèse classique : le caractère situé de l'action se manifeste par la contingence interactionnelle, non seulement au niveau communicationnel, mais aussi au niveau de l'interaction avec l'environnement (manipulation des artefacts, perception des objets).

Ces constats ont tous en commun d'analyser l'action par les propriétés internes au réseau conceptuel de l'action. Il semble que c'est le point que remettent en cause les auteurs, qui proposent de revenir à une théorie du primat des propriétés externes au réseau conceptuel de l'action. Or, nous avons montré qu'il existe au moins quatre façons de présenter cette idée que l'action a des propriétés internes propres, l'ethnométhodologie ayant surtout insisté sur les deux dernières.

La critique des auteurs, centrée sur l'ethnométhodologie, déborde largement le cadre du débat dans lequel le lecteur est invité à trancher. Il s'agit bien de savoir si le projet d'une analyse

6. Cf. l'exemple donné par Sacks et Garfinkel : « traiter les faits sociaux comme des choses » est une proposition qui est aussi interprétable contextuellement comme un slogan pour constituer la sociologie comme une discipline.

de l'action à partir des catégories conceptuelles de l'action est viable. Les auteurs, tout en prétendant critiquer l'ethnométhodologie, tombent dans un de ses travers majeurs qui consiste à restreindre les références aux auteurs qui se trouvent dans les bibliographies des ethnométhodologues.

La remise en cause de l'idée que l'action doit se décrire par des propriétés internes au domaine de l'action est plus couteuse que ne l'imaginent les auteurs. Ce qu'ils nous proposent revient à un retour à un modèle comportementaliste et irrationaliste de la conduite sociale qui met entre parenthèse l'activité cognitive sociale. L'activité cognitive sociale suppose qu'autrui est un support constant d'informations pour guider son propre comportement, car l'activité interprétative du comportement d'autrui est une dimension centrale du concept d'action.

## **2) le langage : conversation et interaction**

Le langage et son rapport à la théorie de l'action est un sujet qui pose des problèmes plus difficiles à l'ethnométhodologie, qui n'est pas arrivée à une solution réellement satisfaisante. Mais les auteurs ne nous paraissent pas là non plus être capables de proposer une formulation intéressante du problème.

Flader et von Trotha reprochent à l'ethnométhodologie l'oubli de la linguistique. Que vise un tel reproche ? Quelle est la linguistique qui est oubliée ?

Il semble qu'en fait ce ne soit pas l'oubli de la linguistique mais celui de la pragmatique (absence d'une théorie des actes de langage) qui soit en cause.

Le problème étant mal identifié, il est difficile d'entrevoir une clarification. L'identification de la pragmatique à la linguistique traduit une confusion des objets. La pragmatique est liée à la théorie de la communication verbale. Son étude n'appartient pas au champ de la linguistique car il n'y a pas de lien nécessaire entre communication et langage, (Sperber et Wilson 1989). Les tentatives de pragmatique linguistique ont échoué pour des raisons de fond : le sens communiqué ne s'identifie pas au sens linguistique. Une conception linguistique des actes de langage doit pouvoir proposer des critères syntaxiques ou lexicaux pour reconnaître les actes de parole. Ces critères s'avérant inexistantes,

on ne voit pas à quoi ressemblerait une théorie linguistique des *speech acts*.

La recherche d'un codage linguistique des énoncés performatifs a été abandonnée par Austin pour ces raisons mêmes. La force illocutionnaire excède le sens linguistique car ni la forme phrasique d'un énoncé (déclaratif, interrogatif, impératif), ni sa forme sémantique logique (son interprétation littérale à partir d'un décodage linguistique), ne permet de décrire ni sa valeur pragmatique, ni l'intention du locuteur.

L'intégration du langage dans la théorie de l'action est central, mais le rôle que doit y jouer la linguistique est moins clair. Il est plus probable qu'une sémantique, au sens d'une analyse conceptuelle du domaine de l'action pourrait jouer un rôle important, mais cela n'implique pas que la sémantique linguistique (sémantique des termes lexicaux) puisse être un recours pour analyser les interactions.

Le problème est plus général : il n'existe aucune raison majeure qui contraindrait une théorie de la connaissance sociale à se donner une description linguistique pour produire une explication sociologique. Et l'inverse est vrai, la description linguistique des énoncés, si elle vraiment linguistique, n'a aucunement besoin d'une description sociologique pour opérer.

Toutefois ces deux principes peuvent s'atténuer de deux façons :

a) Une théorie sociale doit être compatible avec une théorie linguistique. Un anthropologue ou un sociologue ne peuvent contribuer de façon sérieuse à une théorie sociale que s'ils intègrent des connaissances linguistiques dans leur culture scientifique. Par exemple, une théorie sociale qui soutiendrait que le sens d'une phrase n'est que contextuel, est incompatible avec l'hypothèse linguistique qu'une partie du sens est contraint lexicalement.

Il serait tout aussi absurde de défendre une théorie sociologique de la signification qu'une théorie linguistique du social. Il existe aujourd'hui un accord, parmi les linguistes et les sociologues, pour exclure ces deux extrêmes :

– que seule la linguistique peut rendre compte de la signification (même sous la forme d'une sémiologie ou d'une analyse du discours).

– que seule une théorie sociale peut rendre compte du sens (même sous la forme d'une construction sociale de la réalité).

b) On peut atténuer l'indépendance des deux approches en soulignant qu'une théorie sociale doit élaborer sa propre théorie de la communication et de la catégorisation sociale. Dans un tel cadre, elle rencontre le problème du langage. Une théorie de l'interaction sociale ne peut se développer sans une analyse de la communication verbale. Une analyse de la catégorisation sociale implique une prise en compte des représentations conceptuelles. Mais comme nous l'avons souligné, la linguistique n'est pas le cadre conceptuel adapté pour analyser de tels problèmes. Je ne vois pas en quoi la référence au « savoir linguistique, lequel contient des modèles généraux des actes langagiers » puisse être ici d'une quelconque utilité.

Prenons l'exemple de l'analyse de conversation.

Incontestablement elle concerne le langage mais le rôle que peut y jouer la linguistique est peu clair. L'analyse de conversation, contrairement à ce que postulent les auteurs, a des liens beaucoup moins simples avec l'ethnométhodologie. Le style analytique n'est pas le même, ni les procédures d'investigation. Lorsque Sacks et Schegloff (1974) présentent l'analyse de conversation, ils la définissent d'abord comme une technique d'analyse empirique :

Ce travail fait partie d'un programme de recherche commencé il y a quelques années, visant à explorer la possibilité de réaliser une discipline d'observation naturelle qui traiterait de l'action sociale de façon rigoureuse, empirique et formelle.

Le fait que l'analyse de conversation travaille sur des communications verbales n'implique pas que le langage est l'objet de la description ; comme le note Sacks (1984) « la conversation est un point de départ » pour atteindre *l'action située* ou la « performance accomplie reproduite par enregistrement que nous pouvons plus ou moins transcrire ». Avec la publication récente des cours de Sacks (1989), nous sommes aujourd'hui mieux à même de comprendre son programme de recherche. Il se donnait deux objectifs :

- une analyse des procédures de catégorisation sociale dans la communication verbale.
- une analyse des activités sociales à partir des contextes de performance des actions, ce qu'on appelle maintenant analyse des "actions situées".

Le but de ces analyses est de faire de la sociologie "une science d'observation naturelle" (« la sociologie peut être une science d'observation naturelle »).

Une description linguistique des expressions conversationnelles comme l'annonce de nouvelles, la salutation et l'invitation apporterait peu à l'analyse de l'action située et des processus de coordination. Par contre, il semble plus judicieux de chercher soit des principes communicationnels (pour l'annonce de nouvelles), soit des contraintes institutionnelles (pour la salutation et l'invitation).

La tâche de l'analyse de conversation n'est pas de décrire le fonctionnement linguistique des énoncés mais l'activité interprétative des locuteurs dans son lien avec la socialité et la coordination de l'action. La dimension sociale de l'interprétation est prise ici dans un sens très particulier puisqu'elle est liée aux agencements produits par la composition interactionnelle et par l'alternance locuteur/auditeur. Le reproche de l'absence d'une linguistique pour analyser la conversation est donc peu justifié.

L'exemple (pourtant décrié par nos auteurs) de l'analyse que M. Atkinson et P. Drew (1979)<sup>7</sup> font de l'acte de parole d'accusation dans l'interrogatoire de justice montre bien l'objectif que poursuit l'analyse de conversation. La succession des énoncés interrogatifs dans l'interrogatoire se présente comme des demandes d'information, mais une contrainte est introduite par l'institution judiciaire dont les règles visent à produire une accusation, puis une condamnation. Ainsi, à un certain moment, une question a bien valeur d'accusation. Le juge, en la posant à ce moment là, demande une confirmation d'une hypothèse sur les faits, hypothèse qu'il a lui même élaborée ; plus qu'une recherche d'information, elle est une demande de confirmation qui a une implication d'accusation. L'accord sur les faits devient une étape

---

7. Il s'agit du chapitre 4 de *Order in Court*, « The management of an Accusation ».

pour critiquer ou mettre en accusation un témoin. La question comporte déjà par implication une interprétation de la réponse. La condamnation, et peut être aussi l'accusation, sont des actes institutionnels plus que des actes communicationnels. Dans le cadre de l'institution judiciaire, la succession de questions est orientée vers l'accusation. Comme le remarquent Atkinson et Drew, ce qui est à prendre en compte ce n'est pas un énoncé isolé mais le format séquentiel des questions dans le cadre d'une institution particulière.

Il est possible que le lien postulé, par Sacks et les tenants de l'analyse de conversation, entre activité d'interprétation et cadre interactionnel soit en fait moins ténu qu'ils ne le pensent. Pour interpréter les enchaînements conversationnels, Sacks cherchait un niveau sub-sémantique qui se rapproche de la syntaxe. Il voulait traiter l'enchaînement conversationnel comme une sorte de machine syntaxique qui pré-déterminerait les interprétations. Comment l'enchaînement conversationnel parvient-il à produire des interprétations préférentielles ? L'analyse de conversation n'a pas répondu à cette question, elle n'a fait que montrer que ces enchaînements avaient une régularité pour ouvrir des thèmes, faire des invitations, saluer.

En résumé, le programme de recherche que s'est donné l'ethnométhodologie suppose de rester à l'écart à la fois du mode courant d'explication sociologique et des formes courantes d'inter-disciplinarité qui se tissent, en France, entre sciences du langage et sciences sociales. L'idée de Schütz et de Garfinkel, celle qui reste profondément d'actualité, c'est que le monde social est conceptualisé et que son mode de conceptualisation est un aspect central de son organisation. De cette idée découle un modèle d'explication sociologique qui ne satisfait pas les sociologues, qui s'intéressent essentiellement au changement social et à ses causes.

Les questions sociologiques prennent la forme d'une demande d'explication causale : pourquoi les protestants se suicident-ils plus que les catholiques ? pourquoi les enfants d'ouvriers échouent-ils plus que les enfants des cadres supérieurs à l'Ecole ?

Or selon l'ethnométhodologie, une explication ne peut prendre une telle forme car les termes employés pour formuler la question

sont des catégories interprétatives déguisées sous forme de catégories descriptives. SUICIDE, PROTESTANT, OUVRIER, sont des catégories sociales qui supposent une représentation conceptuelle du monde social. Or elles sont prises comme des catégories d'observation et de description sans que soit analysé leur contenu interprétatif et culturel (SUICIDE et OUVRIER n'ont aucun équivalent lexical ou conceptuel dans les sociétés australiennes).

L'opération qui consiste à prendre comme objet les catégories sociales elles-mêmes (ce que propose Sacks) jette le trouble car il comporte en fait un mode d'explication étranger au modèle de science que se donne la sociologie. Pour l'ethnométhodologie, l'explication sociologique ne se présente pas comme une explication causale du changement, mais plutôt comme une explication fonctionnelle :

- comment tel comportement est-il représenté ?
- comment telle action est-elle instanciée ?

Comme l'a montré Cummins (1983), assigner une fonction à quelque-chose, c'est lui attribuer une capacité ou une compétence. Or, la reconnaissance des capacités des agents est une opération centrale de l'ethnométhodologie.

Comme l'anthropologie cognitive et l'intelligence artificielle, l'ethnométhodologie n'est pas vraiment une discipline. Elle n'est donc pas une approche destinée à se perpétuer dans sa forme actuelle. Elle est une façon de poser des problèmes concernant l'analyse des comportements humains.

Ce n'est donc pas un hasard si une critique de l'ethnométhodologie prend souvent la forme d'un retour à une forme traditionnelle d'explication et de raisonnement sur les comportements sociaux.

## BIBLIOGRAPHIE

- ANSCOMBE, Elisabeth (1957) – *Intention*. Oxford, Clarendon Press ; (« L'intention », trad. fr. partielle, *Raisons Pratiques* n°1, *Les formes de l'action*. Paris, Editions de l'EHESS, 1990).
- ATKINSON, J. Maxwell et Paul DREW (1979) – *Order in Court*. London, Macmillan.
- CONEIN, Bernard (1985) – « Les formes linguistiques de la connaissance sociale », in *Arguments ethnométhodologiques*. Paris, Editions de l'EHESS-CEMS.

- CICOUREL, Aaron (1968) – *The social organization of Juvenil Justice*. New York, Prentice-Hall.
- CUMMINS, Robert (1983) – *The nature of psychological explanation*. Cambridge, MA, MIT Press.
- DAVIDSON, Donald (1980) – *Effects on actions and events*. Oxford, Clarendon Press.
- DENNETT, David (1987) – *Intentional stances*. Cambridge, MA, MIT Press. (Trad. frs., *La stratégie de l'interprète*. Paris, Gallimard, 1990).
- FLADER Dieter et Thilo von THROTHA (1989) – « Positivisme et ethnométhodologie », *Langage et société*, n° 48, pp. 7-34.
- GARFINKEL, Harold (1967) – *Studies in Ethnomethodology*. NJ, Prentice-Hall.
- GARFINKEL, Harold et Harvey SACKS (1970) – « On Formal Structures Practical Actions », in J. McKinney et E. Tiryakian (Eds), *Theoretical Sociology*. New York, Appleton Century Crofts.
- HERITAGE, John (1990) – « Interactional Accountability : a Conversation Analytic Perspective », in *Les Formes de la conversation*. Vol.1, coll. Réseaux, CNET, pp. 23-50.
- MEAD, George H. (1934) – *Self, Mind, and Society*. Chicago, Chicago University Press.
- NOSCHIS, K. et D. de CAPRONA (1987) – Postface de A. Schütz (1987).
- SACKS, Harvey (1984) – « Note on anthropology », in J.M. Atkinson et J. Heritage, *Structure of social action*. Cambridge, Cambridge University Press.
- (1989) - *Harvey Sacks Lectures 1964-1965, Special Issue, Human Studies*, Vol. 12, n° 3-4.
- SCHÜTZ, Alfred (1987) – *Le chercheur et le quotidien*. Paris, Méridiens-Klincksieck.
- SEARLE, John (1969) – *Speech Acts*. Cambridge, Cambridge University Press.
- (1985) – *Du cerveau au savoir*. Paris, Hermann. (chap. 4, La structure de l'action).
- SIMON, Herbert (1969) – *The Sciences of the Artificial*. Cambridge, MA, MIT Press.
- SPERBER, Dan et Dierdre WILSON (1989) – *La pertinence*. Paris, Editions de Minuit.
- SUCHMAN, Lucy (1987) – *Plan and Situated Action*. Cambridge, Cambridge University Press.
- SUDNOW, D. (1967) – *Passing on. The social organization of dying*. New York, Prentice Hall.
- TYLER, Stephen (1969) – « Introduction », *Cognitive Anthropology*, New York, Chicago, San Francisco, ... , Holt, Reinehart and Winston.
- ZIMMERMANN, D. (1974) – « Facts as practical accomplishment », in *Ethnomethodology*. New York, Penguin Books.